

## GIRAUDOUX – BLANZAT – BERGOUNIOUX

### Le Limousin, l'enfance, la mort

Je dois l'avouer, j'avais d'abord songé à parler encore d'Alexandre Vialatte, qui n'est pas seulement né à Magnac-Laval mais a passé plusieurs mois de sa petite enfance à Bellac<sup>1</sup> – plus longtemps peut-être que Giraudoux ! Mais j'ai pensé que je risquais de radoter, et, au hasard de mes lectures, un autre sujet s'est imposé à moi. Un sujet, ou plutôt un titre : *Giraudoux, Blanzat, Bergounioux*. Voilà en effet un bel octosyllabe, bien rythmé (3/2/3), avec rime intérieure, qui serait à sa place dans « Le Conscrit des cent villages » d'Aragon, et qui pourrait passer pour la formule de la prose poétique de nos trois Limousins. Car leurs œuvres narratives relèvent indubitablement du « récit poétique », quels que soient les contours assignés à ce « genre ». On sait que Giraudoux est l'une des vedettes du livre pionnier de Jean-Yves Tadié<sup>2</sup>, où l'on s'étonne qu'il ne soit pas question de Jean Blanzat, alors par exemple que *La Gartempe* a été décrite par André Billy comme « un poème en prose symbolique et cosmique, d'une beauté de style et de rythme anthologique<sup>3</sup> » ; quant à Pierre Bergounioux, sous quelle autre rubrique ranger ses récits brefs parus dans les quinze dernières années du xx<sup>e</sup> siècle, de *Catherine* au *Premier Mot* ?

Certes, ils appartiennent à trois générations successives, puisque Giraudoux a fait la guerre de 1914, que Blanzat a été mobilisé en 1939 et s'est engagé dans la Résistance, et que Pierre Bergounioux, né en 1949, est un contemporain de Mai 1968. Et si Blanzat a bien connu Giraudoux et lui a rendu hommage<sup>4</sup>, c'est à François Mauriac qu'est dédié

---

1 Son père était sous-lieutenant au 138<sup>e</sup> R.I., qui avait son dépôt principal à Bellac, et dont l'un des trois bataillons était stationné à Magnac-Laval.

2 Jean-Yves Tadié, *Le Récit poétique*, PUF, 1978 ; réédition Gallimard (TEL), 1994. Le corpus comprend une dizaine d'œuvres de Giraudoux.

3 *Le Figaro*, 30 janvier 1957 ; cité par Christine Lagarde-Escoffier, *Jean Blanzat, de l'héritage à l'hérésie*, Pulim, 2008, p. 77.

4 Jean Blanzat, « Jean Giraudoux vu de Bellac », *Hommage à Giraudoux, Confluences*, s.d. Sur leur relation, voir l'article « Blanzat (Jean) » du *DJG*, par Guy Teissier.

*La Gartempe* et c'est Raymond Queneau qui a préfacé *L'Iguane* ; quant à Bergounioux, il semble ignorer aussi bien Giraudoux que Blanzat... Viennent-ils d'ailleurs du même Limousin ? Blanzat est né à Doms, près d'Eymoutiers (c'est donc un « pays » du peintre Rebeyrolle...), mais il a fait ses études à l'École primaire supérieure de Bellac<sup>5</sup> – comme Suzanne peut-être, qui n'a sûrement pas arrêté ses études au « brevet simple<sup>6</sup> » (le brevet élémentaire) –, ce qui ferait de lui, somme toute, un Bellachon plus authentique que Giraudoux lui-même. On sait en effet que ce dernier a quitté très tôt la Basse-Marche pour des provinces plus centrales et plus placides ; il a au surplus confié dans *Pleins Pouvoirs* : « Ma mère est du Bas-Limousin, mon père du Haut-Limousin, et leur union [a] été considérée à l'époque par chaque famille comme une alliance quelque peu exotique<sup>7</sup>... ». Pour Bergounioux, il est né et a passé son enfance à Brive – qui, à l'échelle du Limousin, est une grande ville et se situe à l'opposé de Bellac, au seuil du Périgord noir.

Mais ce qui les rassemble est bien plus important que ce qui les sépare – et je veux donc croire que leur rapprochement ne paraîtra pas trop factice. Tous trois sont en effet des enfants de l'école républicaine, qui a conduit Giraudoux jusqu'à l'E.N.S. de la rue d'Ulm, Bergounioux jusqu'à celle de Saint-Cloud, et fait de Blanzat, admis à l'école normale de Versailles, l'un de ces instituteurs célébrés par Giraudoux, distributeurs du pain et du vin de la culture<sup>8</sup>. Tous trois ont décrit leur province natale comme un lieu séparé du monde (une « île ») et racontent comment les enfants qu'ils furent s'y sont pourtant trouvés confrontés à l'énigme de la mort. Je m'attacherai à développer cette dernière thématique en prenant appui sur *Provinciales* (bien que les nouvelles aient le Berry pour théâtre), *Suzanne et le Pacifique* et *Intermezzo* ; sur *Enfance*, *La Gartempe* et, bien sûr, *Le Faussaire*, qui raconte le retour des morts, dont une enfant ; enfin, sur quelques récits de Bergounioux, ceux en particulier qui ont Brive pour théâtre et dans lesquels la mémoire de la Grande Guerre joue un rôle décisif.

5 Rappelons que, jusqu'en 1941, les écoles primaires supérieures préparaient jeunes gens et, surtout, jeunes filles au « brevet supérieur », et que nombre d'élèves des écoles normales en étaient issus, comme Blanzat.

6 *ORC I*, p. 561.

7 *EAT II*, p. 894. Comme l'a noté Michel Moreau, il aurait dû dire l'inverse : « La Basse-Marche fait partie du Haut-Limousin. La Haute-Corrèze appartient au Bas-Limousin » (*Giraudoux et le Limousin*, Bellac, 1982, p. 28).

8 « Institut et instituteurs », *Littérature*, *EAT II*, p. 333-334.

Que le Limousin soit une île, Giraudoux l'avait affirmé dès 1923 dans *Visite chez le Prince* – du moins le narrateur le présente ainsi au prince de Saxe-Altordf, après lui avoir affirmé qu'il est la seule terre de France « une et composée des mêmes roches » :

Ce pays auquel tous les historiens reprochent de n'avoir pas été l'Île-de-France du Centre, je le décrivais aussi [...] comme une île. C'est sur ses rives que Young avait vu les premiers lézards verts. C'est en l'abordant que Richard Cœur de Lion, à Châlus, avait reçu, à travers les châtaigniers, une flèche en plein cœur et Jean de La Fontaine entrant au havre de Bellac, à travers les peupliers, une flèche moins cruelle de la main de mon aïeule<sup>9</sup>.

« Bellac, bâti sur le bord des roches les plus anciennes de France » est donc un havre, et longtemps Giraudoux l'a vu aussi comme « une oasis soustraite aux vicissitudes de l'histoire<sup>10</sup> ». Et c'est en effet dans une telle oasis que se déroule l'enfance de Suzanne. Dans le premier chapitre du roman, elle présente sa ville natale comme un « séjour bienheureux, immuable », où d'une saison à l'autre « [l]es vertus, les mouvements de l'univers ne se reflétaient [...] qu'ordonnés, et si visibles qu'ils étaient inoffensifs<sup>11</sup>. » On sait quel schéma odysseéen régit plusieurs romans de Giraudoux : Toulet, parlant du Limousin à Suzanne « comme si c'était non pas son point de départ, mais son but et un lointain Éden<sup>12</sup> », anticipe son retour, comparable à celui de Jean ramenant Siegfried/Forestier endormi vers un « département Haute-Vienne étincelant<sup>13</sup> ».

Le premier récit de Jean Blanzat, *Enfance*, venait d'être publié par Grasset quand Giraudoux fit sa connaissance en septembre 1930. Un enfant s'y éveille à la vie dans le « bel été » du Limousin, et connaît lui aussi, pour citer Christine Lagarde-Escoffier (qui se réfère à Tadié), « l'étonnement devant la permanence du monde<sup>14</sup> », à travers la succession des saisons. Dans *Le Faussaire*, le Grand Paysan, retrouvant, par-delà la mort, le « lieu sacré » et les saisons de son enfance, aura cette action de grâces : « Mon Dieu ! Dans nos vallons d'enfance, combien douce fut la vie que Vous nous aviez donnée<sup>15</sup> ! »...

9 *ORC II*, p. 173-174.

10 « Bellac et la tragédie », *Littérature* ; *EAT II*, p. 417.

11 *ORC I*, p. 475-476.

12 *Id.*, p. 489.

13 *Id.*, p. 775.

14 Lagarde-Escoffier, *op. cit.*, p. 190.

15 *Le Faussaire*, « L'Imaginaire », Gallimard, 1981, p. 144.

On pourrait penser *a priori* que le Limousin de *La Gartempe*, dont l'action se déroule pendant la Seconde Guerre mondiale, ne ressemble guère à celui d'*Enfance* ni à celui de *Suzanne et le Pacifique...* De fait, « au début de l'été », il a été envahi par « le flot des réfugiés » décrit par Giraudoux à la fin d'*Armistice à Bordeaux*, et c'est d'ailleurs le jour même de l'armistice que l'un des protagonistes, Ludovic, s'est arrêté dans le village. Mais ce flot était « poussé par une catastrophe qui s'accomplissait *ailleurs*<sup>16</sup> », et il s'est maintenant retiré, laissant derrière lui Ludovic, ainsi que Mathilde, une Parisienne, rejointe depuis par Henri, son mari, prisonnier évadé. Ludovic parcourt le Limousin, qui lui paraît « avec ses vallons, ses collines, son peuple d'arbres, ses pierres et ses eaux vives, comme un pays frais et primitif, où demeuraient la nudité, l'élémentaire simplicité des origines<sup>17</sup> ». « Se pouvait-il rien de plus paisible, de moins changé ? » se demande-t-il en le contemplant avec stupeur, un jour qu'il est monté sur une colline pour regarder « l'autre zone<sup>18</sup> » – on sait que la ligne de démarcation traversait la « Charente limousine », ce qui entraîna le rattachement de Confolens à la Haute-Vienne... Tous trois mènent « une vie de vacances indûment prolongée<sup>19</sup> » au milieu des prés où les « événements lointains » qu'ils évoquent parfois paraissent ne « s'inscrire [que] furtivement<sup>20</sup> » : ils sont ainsi comme « soustraits aux vicissitudes de l'histoire », dans une sorte de hors-temps que symbolise la rivière, découverte par eux pendant l'hiver : « mouvante dans l'immobilité, changeante dans le permanent, étrangère dans le familier, vivante dans la mort apparente<sup>21</sup> », la Gartempe semble l'âme même du pays.

On peut difficilement voir dans le Limousin de Bergounioux un Éden, ni présenter Brive comme une oasis. Il suffit, pour en mesurer la négativité, de se reporter aux premières pages de son autobiographie dialoguée, *Pierre Bergounioux, l'héritage* : un « arrêt très ancien », dit-il, nous avait jetés dans ces culs de basse-fosse de la création<sup>22</sup> ! Brive

16 *La Gartempe*, Gallimard, 1957, p. 27.

17 *Id.*, p. 28.

18 *Id.*, p. 26.

19 *Id.*, p. 39.

20 *Id.*, p. 50.

21 *Id.*, p. 67.

22 Pierre et Gabriel Bergounioux / rencontres, *Pierre Bergounioux, l'héritage (PB., l'héritage)*, Le Flohic, 2002, p. 10.

est en effet « enfouie dans sa cuvette<sup>23</sup> », sa « dépression » ; ses maisons ont été « uniformément bâties en grès ocre ou bis<sup>24</sup> » et dans les années 1950 l'existence y avait la teinte sépia des anciennes photographies : « On avait l'impression chronique d'habiter le passé<sup>25</sup> », dit encore Bergounioux. Mais cette négativité ne va pas sans compensations, si même elle ne s'inverse pas. On lit en effet dans *L'Empreinte* : « Le cercle parfait, tracé à notre intention au fond des temps géologiques, était le premier signe de notre *élection* ». C'est que « le *giron* des collines » limousines offre aux Brivistes une « protection », il les tient « à l'écart des espaces ouverts où souffle l'esprit du monde, le vent de l'histoire<sup>26</sup> ». Même, le « rempart naturel » qu'elles forment rend « facile d'imaginer qu'il n'exist[er] rien derrière<sup>27</sup> »... C'est ainsi que Bergounioux a pu, « dans le milieu terne, déprimant des années 50 », vivre « les heures d'or, les instants d'éternité » de l'enfance<sup>28</sup> ; d'autant que sur la bordure de la dépression, son grand-père avait aménagé une « enclave » édénique, en transférant dans son enclos « la flore de sa région natale, du Quercy<sup>29</sup> ». « Sept années durant », écrit-il dans *La Toussaint*, « c'est l'été sur un coteau, les zinnias, les cerises, l'oseille acide, le corridor aux cloisons de verdure ornées de vraies grappes de raisin, les contes de l'après-midi à l'abri des volets, l'or du soir<sup>30</sup> » ; et il lui semble qu'avec ces étés « un fragment pur, immobile de la durée<sup>31</sup> » lui a été octroyé pour toujours.

Or, c'est en compagnie de son grand-père, non pas dans son enclos, mais dans « l'enclave bizarre que le jardin public formait en pleine ville », que l'enfant, sur le point d'infliger à une cétoine dorée le même sort qu'aux mouches qu'on écrase machinalement, a pour la première fois « roulé des pensées de mort » : « C'est ça la mort », se dit-il, « l'irisation d'une aile rompue sur une effusion de pulpe blanche, l'immobilité, le silence. » Commentant cette expérience originelle, la voix narrative

23 *Id.*, p. 15.

24 *L'Empreinte*, Éditions du Laquet et Éditions François Jaunard, 1997, p. 39.

25 *P.B., l'héritage, op. cit.*, p. 16.

26 *L'Empreinte, op. cit.*, p. 9.

27 *P.B., l'héritage, op. cit.*, p. 31.

28 *Id.*, p. 21.

29 *Id.*, p. 27.

30 *La Toussaint*, Gallimard, 1994, p. 49.

31 *Id.*, p. 54.

prédit (rétrospectivement) qu'« une ou deux années durant, encore, [la mort] restera cantonnée à la frange des règnes inférieurs avant de se tailler jusqu'à nous un terrible et fulgurant chemin<sup>32</sup> ». Tel est en effet, chez nos trois Limousins, le premier rapport de l'enfance à la mort : un jour vient où l'on fait la rencontre de « la mort en ce jardin », mais quelque temps encore elle demeure comme à distance, sans affecter « la plénitude de la vie ». Un passage de *Suzanne et le Pacifique* le signifie merveilleusement :

Parfois un craquement dans un verger, c'était une branche de prunier, surchargée, qui cassait, c'était cent jeunes fruits voués à la mort. Parfois un cri dans un sillon, c'était la musaraigne saisie par la chouette. Une étoile filait. Toutes ces petites caresses d'une mort puérile, ou d'une mort antique et périmée, flattaient notre cœur et lui donnaient une minute son immortalité<sup>33</sup>.

Les premiers récits de Giraudoux abondent d'ailleurs en apparitions de cette mort « cantonnée à la frange des règnes inférieurs », à commencer, dans une version primitive de *La Pharmacienne*, par le massacre d'une grenouille et de nombreux insectes : « [Luce] avait écrasé un scarabée ; les élitres faussées [*sic*] pendaient au corselet mordoré ; le ventre difforme apparaissait nu et écrasé, sous la mousseline des ailes entrouvertes<sup>34</sup>. » – comment ne pas songer à la cétoine de Bergounioux ? On peut évoquer aussi le chardonneret du *Régicide*, ou encore le gibier mort que dans « Le Petit Duc » Jean découvre en ouvrant la caisse de Cambronne, le contrebandier, « tous avec une goutte de sang au bec ou au museau, tous un crin cassé autour du cou<sup>35</sup>... ». Dans *Enfance* de Blanzat, c'est avec l'arrivée de l'hiver que « la mort puérile » se manifeste. L'enfant, qui pourtant « un soir de battue [...] avait contemplé sans respect le sanglier tué », est ému par « la déchéance des choses » ; même « il lui semble qu'il a vieilli ». Il trouve alors dans la neige le cadavre raidi d'un corbeau, qu'en vain il « lance en l'air, dans l'attitude du vol<sup>36</sup> ». Mais bientôt il s'abandonne à la torpeur de la saison, et, de façon quelque peu troublante, c'est lorsque les beaux jours sont revenus que, pour citer

32 *Le Grand Sylvain*, Verdier, 1993, p. 9.

33 *ORC I*, p. 474-475.

34 *ORC I*, p. 1276.

35 *ORC I*, p. 75.

36 *Revue Europe*, mars 1930, p. 311-312.

Georges-Emmanuel Clancier, « se forme en lui comme un message de la mort inconnue<sup>37</sup> » :

La violente réalité reprend sa place. L'enfant sent tristement qu'elle vient de durer sans lui. Autour de son corps inconscient, l'été a continué d'être. [...] L'enfant mal éveillé confronte sa faiblesse à l'été debout et rayonnant. Il baisse la tête et l'ombre de la mort l'effleure pour la première fois<sup>38</sup>...

Faut-il le rappeler ? Si la mort semble, littéralement, tout à la fois « puérule » et « antique », c'est parce que jusqu'aux années 1960, elle était infiniment plus *familiale* qu'elle ne l'est aujourd'hui : on mourait à tout âge, de cinq à quatre-vingt-six ans (dans *Le Faussaire*, ce sont les âges de la Petite Fille et de la Vieille au moment de leur mort ; les autres ont 19, 22, 43 et 72 ans), et les rites funéraires, « la religion du deuil » occupaient une grande place dans la vie quotidienne<sup>39</sup>. « La mort est si ancienne qu'on lui parle latin<sup>40</sup> », dit l'enfant malade de « De ma fenêtre », au moment de raconter l'enterrement du Père Voie ; quant au narrateur de « Sainte Estelle », il s'étonne d'être, maintenant qu'il a grandi, tenu à l'écart du spectacle familial de la mort et du deuil :

C'est par hasard que j'appris, le lendemain, que Nini s'était asphyxiée, car on se cache maintenant pour parler de la mort. Il semblait jadis qu'on la prenait du bon côté ou qu'elle n'avait rien à voir avec moi. Un jour on me passa bien un anneau de crêpe autour du bras gauche, je ne sais pour quelles sinistres fiançailles, mais on riait<sup>41</sup>.

À quoi il ajoute :

Il arriva aussi que le maire mourût ; on se garda bien d'en faire un secret et on m'installa au balcon, d'où je vis passer le cercueil, suivi de l'Harmonie, qui jouait le contraire d'une marche, et de la Société de Gymnastique, en tricot et en bas blancs comme si elle se préparait à faire du saut en longueur sur la tombe. Mais depuis un ou deux ans je ne sais quelle loi enfrennent ceux qui meurent. Le soir où ma nourrice agonisa, je fus grondé pour m'être faufilé

37 Georges-Emmanuel Clancier, « Un jeune écrivain limousin », *La Vie limousine*, mars 1939, p. 679. Merci à Christian Leroy pour la communication de cette belle étude qui porte sur les trois premiers récits de Blanzat : *Enfance, À moi-même ennemi et Septembre*.

38 *Id.* p. 326-327.

39 Voir par exemple Guillaume Cuchet, « La religion du deuil et la communication avec l'au-delà », in *Une Histoire du sentiment religieux au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Cerf, 2020.

40 *ORC I*, p. 35.

41 *ORC I*, p. 56.

dans le couloir, et l'on se réjouissait qu'elle se fût confessée. [...] Les jours d'enterrement, il pleut, et les invités, sous leurs parapluies qui se touchent, marchent vers le cimetière comme les Romains vers une citadelle. Je me demande ce qui arrivera si le maire remeurt<sup>42</sup>.

*Suzanne et le Pacifique* fait bien voir comment la mort chemine des « règnes inférieurs » jusqu'à nous. Dans le prélude (avant même que ne débute le récit de Suzanne) il est question des chevreaux et des canards qu'à Bellac, les jours de foire, on « portait aux cuisines » et dont le cri devenait « leur cri de mort<sup>43</sup> ». À la fin du chapitre VI, alors qu'elle songe à mourir, après avoir, sur la troisième île, fait face aux dieux, Suzanne se souvient soudain de Calixte Sornin, « le premier nom de mort », dit-elle, « que j'eusse entendu, à ma première messe ». De la façon la plus paradoxale, « ce nom, qui le premier avait jeté sur [elle] du deuil, [la soutient] au-dessus des tempêtes et [l'attache] à la terre<sup>44</sup> », enfin la ramène à son île et à Bellac. C'est le nom d'un parfait inconnu, depuis longtemps oublié, mais sa souvenance restituée à Suzanne la plénitude de la vie humaine, qui comprend la familiarité avec la mort.

La troisième étape, c'est bien sûr l'épreuve de la mort vécue au plus près de soi, en un autre soi-même, un « double ». On sait combien Giraudoux a été marqué par la mort de son camarade Chartier<sup>45</sup> ; il l'a transposée dans « Jacques l'Égoïste », avec celle d'André Bovy, mais aussi dans *Suzanne et le Pacifique*. Aux toutes premières pages de son récit, Suzanne raconte qu'une de ses amies, Marie-Sévère, est morte dans sa propre chambre ; « et moi », dit-elle, « toute cette semaine, c'est dans son lit, chez elle, que je couchai, retrouvant au réveil tous ses vêtements, ses savons, triste d'habiter son corps même<sup>46</sup>. » Singulier échange, ou plutôt transfert, qui n'a pas valeur de rachat, mais plutôt constitue sans doute, comme l'écrit André Job à propos de Bovy, « un mode de survie, une façon de conjurer sa propre inquiétude de la mort<sup>47</sup> ».

Ainsi, la jeunesse, l'enfance ont-elles, si je puis dire, partie liée avec la mort, jusqu'au cœur de l'enclave limousine. Et en vérité celle-ci n'a

42 *Ibid.*

43 *ORC I*, p. 466.

44 *ORC I*, p. 545-546.

45 Voir *Souvenir de deux existences*, Grasset, 1975, p. 72.

46 *ORC I*, p. 470.

47 André Job, *Giraudoux Narcisse*, Presses Universitaires du Mirail, 1998, p. 112.



rien d'une oasis. Chacun connaît l'aveu de Giraudoux : « Bellac, que je croyais une oasis soustraite aux vicissitudes de l'histoire, n'en a pas évité une seule. Son nom, son nom pacifique, qu'on m'avait dit venir de *bella aqua*, belles eaux, veut dire en effet *Belli vicus*, c'est-à-dire le bourg de la guerre » – peu importe ici que ces étymologies soient également fantaisistes<sup>48</sup> ; suit une longue liste de meurtres, d'épidémies et de massacres... Encore les enfances de Giraudoux et de Suzanne sont-elles antérieures à la Grande Guerre, dont l'ombre portée s'étend sur les récits de Bergounioux. C'est en effet la mobilisation du 2 août 1914 qui a jeté les Limousins « dans les plaines<sup>49</sup> », les « espaces ouverts », et l'apostume qui a crevé ce jour-là a mis « cinquante ans pour se vider », de sorte que, dit la voix narrative de *La Mue*, « même après que notre tour fut venu de respirer, [elle] traînait sa panse violacée<sup>50</sup> ».

Dans un petit livre, *Le Bois du chapitre*, Bergounioux raconte le pèlerinage qu'il s'est un jour décidé à faire sur les sites de la bataille de Verdun. En voici l'*incipit* : « Je l'ai toujours su. L'une des premières choses que j'ai vues, c'est le trio d'airain qui dominait la place Thiers, à B., où je suis né. ». Ce trio est formé par « un officier debout au sommet d'un talus en bronze » et deux soldats qui le suivent « au coude à coude<sup>51</sup> » : il s'agit bien sûr du monument de « la ville de Brive à ses héros », inauguré le 4 novembre 1923 par Rebendart – je veux dire Poincaré, en personne<sup>52</sup>... Or, Bergounioux confie qu'il lui fallut « quelques années de plus avant de [s']aviser que les attaquants de la place Thiers ne représentaient pas de ces êtres mythiques qui habitèrent, dit-on, le passé, comme Brune, par exemple, coulé pareillement dans l'airain sur la place du théâtre », mais qu'ils appartenaient à « l'humanité tragiquement incomplète ou difforme qui disparut lorsqu'[il atteignit ses] dix ans<sup>53</sup> ». Cette humanité,

48 « Bellac et la tragédie », *EAT II*, p. 417 ; comme le précise la note 108, « Bellac, c'est simplement "le domaine de Bellus", du nom sans doute d'un notable gallo-romain ».

49 *La Mue*, Gallimard, 1991, p. 73.

50 *Id.*, p. 37-39.

51 *Le Bois du chapitre*, Théodore Balmoral, 1996, p. 7-8.

52 « La ville de Brive à ses héros 1914-1918 » est bien l'inscription qu'on peut lire aujourd'hui sur le socle, et non « La ville de B. à ses enfants morts pour la France ». Ce monument est dû au sculpteur Marius-Joseph Saïn (1877-1961), qui s'est inspiré, dit Bergounioux, « d'une photographie montrant le colonel Desgrées du Lou quelques instants avant sa mort, sous la ferme de Navarin », publiée en couverture de *L'Illustration* le 20 novembre 1915.

53 *Le Bois du chapitre*, *op. cit.*, p. 10-11.

il l'a côtoyée ; même, comme il faisait partie de « la chorale de l'école primaire », il raconte dans *La Mort de Brune* qu'il l'a vue rassemblée : « Nous étions mobilisés, tous les 11 novembre, pour entonner *Sambre et Meuse* ou *le Chant du départ* sur la place Thiers et, quatre années de suite, je me retrouvai en culotte courte et chemise blanche à grelotter », en face des « vainqueurs de jadis [...] massés en carré » sous leur propre « effigie de bronze<sup>54</sup> ». De surcroît, le maréchal Brune n'a pas vraiment été relégué dans un « passé mythique ». À l'Hôtel Labenche<sup>55</sup>, un grand tableau représente son assassinat, le 2 août 1815, presque un siècle jour pour jour avant la Grande Guerre. C'est-à-dire qu'il représente le moment précis où, « tombé à la renverse », Brune va mourir<sup>56</sup> ; de sorte qu'il agonise « depuis cent ans et plus », écrit Bergounioux, et, sur le point de décrire cette toile qui « faisait une impression extraordinaire », il reprend l'*incipit* du *Bois du chapitre* : « Je l'ai su dès le commencement<sup>57</sup> ». L'effroi qu'elle inspire est en effet répandu dans toute cette ville où décidément « le temps ne passe pas<sup>58</sup> », la férocité du meurtre s'est diffusée partout, le sommelier, le chapelier, le volailler et « les puissantes bouchères aux armes éclatantes<sup>59</sup> » ayant pris le relais du portefaix et de l'équarisseur qui exécutèrent un maréchal d'Empire.

Ainsi, de même que l'enfant « n'ignore pas que la mort soit de ce monde<sup>60</sup> », avant même de tenir entre ses doigts la cétoine dorée, de même il sait depuis toujours quelle cruauté s'est accumulée dans les pierres – un passage de *La Mort de Brune*, évoquant « [le] temps de la guerre anglaise et de Charles le Mauvais<sup>61</sup> », fait d'ailleurs écho aux massacres énumérés dans « Bellac et la Tragédie ». Et les anciens

54 *La Mort de Brune*, Gallimard, 1996, p. 55.

55 Bel édifice de la Renaissance, l'hôtel Labenche abritait pendant l'enfance de Bergounioux divers services municipaux. Il a été transformé en un musée, ouvert en 1989.

56 Originaire de Brive, le maréchal Guillaume Brune fut victime de la Terreur blanche qui, après les Cent Jours, « se déchaîn[a] en Provence ». Bergounioux procède à une véritable *ekphrasis* du tableau, dû au peintre d'histoire Jean-Jacques Scherrer (1855-1916). Je me permets de renvoyer à Pierre d'Almeida, « Sur *La Mort de Brune* : histoires de peintures », in *Les Chemins de Pierre Bergounioux* (Sylviane Coyault et Marie-Thérèse Jacquet dir.), Quodlibet, 2016, p. 157-164.

57 *La Mort de Brune*, *op. cit.*, p. 83.

58 *Id.*, p. 90.

59 *Id.*, p. 67.

60 *Le Grand Sylvain*, *op. cit.*, p. 8.

61 *La Mort de Brune*, *op. cit.*, p. 93. Charles le Mauvais (1332-1387) est un prince capétien, roi de Navarre par sa mère, qui joua un rôle important pendant la guerre de Cent ans.

combattants « aux moignons armés de métal brillant ou de bois verni, [...] aux masques atroces, sillonnés de balafres violettes, touchés d'on ne sait quelle griffe<sup>62</sup> » semblent moins des survivants que, littéralement, des *revenants*, dont la présence fascine.

Dans *La Gartempe*, Henri, prisonnier évadé, ne fait-il pas lui aussi figure de revenant, bien que la guerre ne lui ait laissé aucun stigmate apparent ? Certes, à son retour, la « longue lutte [de Mathilde] avec son fantôme avait cessé » ; mais c'est un vaincu, et désormais, écrit Blanzat, « la défaite était mêlée à leurs étreintes », si bien que « l'acte sexuel, comme dans certaines espèces où éclate la cruauté du créateur, les séparait<sup>63</sup> ». Il semble même ne plus appartenir à ce monde : « Henri regardait le printemps, sans comprendre, comme une fête de l'autre côté de la vitre. Un soleil noir rayonnait en lui<sup>64</sup>... ».

Il n'y a pas à proprement parler d'enfants dans *La Gartempe* – sauf à prendre en compte Janine, une « gamine de quinze ans qui allait passer tardivement son certificat d'études », et à qui Mathilde donne des leçons en s'appuyant sur un livre de « Lectures expliquées » où l'on trouve même du Giraudoux ! Or, cette jeune fille a elle aussi partie liée avec la mort. « À cinq ou six ans, [elle] avait, en jouant, seule, à la maison, renversé le berceau de son petit frère », qui n'avait pas survécu<sup>65</sup> ; et, séduite par Mathilde, elle reste entre ses bras « comme évanouie, le buste en travers, le corps raide et saisi d'un froid soudain<sup>66</sup> ». Mais en vérité c'est Mathilde elle-même qui semble associée à la mort après le retour d'Henri : elle ne revoit plus Janine après sa « petite mort », mais elle séduit Ludovic, qui habite un moulin, et forme avec lui un « couple d'ombres » errant sur les bords de la Gartempe devenue « un Styx dérisoire<sup>67</sup> », avant de disparaître dans la nuit d'hiver.

Par-là, ce beau récit semble annoncer l'étrange *Faussaire*, publié sept ans plus tard. Le Faussaire, c'est le Démon, qui, dans un cimetière de campagne, « à la limite du Limousin et du Poitou », rappelle à la vie (à une fausse vie ?), pour quelques jours, six êtres d'âges différents et dont

62 *Id.*, p. 55.

63 *La Gartempe, op. cit.*, p. 10 et 13-14.

64 *Id.*, p. 98.

65 *Id.*, p. 122-124.

66 *Id.*, p. 147.

67 *Id.*, p. 265-266.

« l'absence » a été plus ou moins longue : « Il va mêler la mort à la vie, faire qu'elles coexistent en quelques êtres et soient contaminées l'une par l'autre<sup>68</sup> », dit le prologue intitulé « Entrevue sous un cyprès ». Il ne s'agit pas vraiment d'un récit fantastique, même s'il emprunte beaucoup au genre, mais plutôt d'une sorte de fable : Blanzat donne pour réelle la « présence des morts », que nous voulons préserver et qu'en même temps nous conjurons. Ainsi, seuls son chien et son petit-fils voient le Vieux, dont « l'absence » a duré deux ans<sup>69</sup>, c'est-à-dire ceux qui l'ont attendu et qui l'aiment, pour qui, comme on dit, il n'est pas mort tout à fait... Et Blanzat y parvient avec d'autant plus de force, qu'il raconte au présent le retour des morts et décrit de façon très concrète la campagne limousine, les fermes, les villages qu'ils retrouvent ; la Jeune Femme, par exemple,

entendant venir un attelage, franchit le fossé et continue sa marche en plein champ. Champs déserts, où se dressent çà et là, comme les étendards des bataillons défaits, les hampes noires des topinambours.

Chaque pas de la Jeune Femme fait jaillir du gazon ou de la glaise un peu de cette eau boueuse que la Gartempe rassemble et conduit vers le Nord. [...] Le village s'éveille à peine quand elle y arrive. [...] Une lampe à filaments brûle à chaque seuil, elle révèle un peu les cours, les bûchers, les paillasses. Dans cette clarté, un chien furète et arrivent, soudain, les premières poules<sup>70</sup>.

Il faudrait pouvoir s'attarder sur ce livre, sans doute le chef-d'œuvre de Blanzat ; on ne peut qu'en souligner quelques traits révélateurs. « Une nuit de mai je suis revenu comme ça, d'avoir été fait prisonnier<sup>71</sup> », songe le Grand Paysan, ainsi pour la deuxième fois « revenant ». Le Vieux, lui, revit son enfance : quand il accompagne son petit-fils qui doit garder les vaches, « sur l'herbe, au coin du pré, il y a deux Enfances l'une près de l'autre. Celle qui recommence et ne finit sur rien ; celle qui commence, éblouie d'elle-même<sup>72</sup>. . . ». Mais sans doute les retours les plus troublants sont-ils les deux premiers, ceux de la Petite Fille et de la Jeune Femme.

À l'approche de la Petite Fille, son chien « délire de joie », et sa mère, que les abois ont avertie, pense d'abord que ce sont « les retrouvailles

68 *Le Fausaire, op. cit.*, p. 11.

69 *Id.*, p. 222.

70 *Id.*, p. 76-78.

71 *Id.*, p. 138.

72 *Id.*, p. 205.

que depuis six mois, elle a tant désirées », avant d'être « clouée sur place » par une terreur qui se transforme en panique : « D'un seul coup le monde lui devient inconnu<sup>73</sup> ». Elle l'accueille néanmoins, et choisit de croire au retour de « “sa poupée” qu'elle a tant attendue<sup>74</sup> » ; mais les soins qu'elle lui donne ne cessent de la confronter à son étrangeté : sa peau « est froide, aqueuse, le doigt [y] laisse [...] une empreinte molle<sup>75</sup> », « l'eau savonneuse est à peine sale », un sable « inépuisable » tombe de ses cheveux<sup>76</sup>... Elle la cache, et mène une sorte d'existence parallèle, séparée des siens et des autres villageois par son intimité avec la « revenante », jusqu'à la nuit où celle-ci disparaît ; il lui faut alors (c'est la chute du récit) se préparer à annoncer à son mari « ce grand malheur renouvelé, ce grand bonheur tout neuf<sup>77</sup>. »

La Jeune Femme est morte à vingt-deux ans, « deux saisons » après son mariage ; sur le chemin des maisons, elle médite, « pour l'honneur de soi, pour l'honneur des femmes », de prendre sa revanche sur son mari, dont la dernière étreinte n'avait été qu'un viol<sup>78</sup> ; lui, a d'abord tenté de fuir, mais « l'Amour revient plus vite que la Peur s'en était venue<sup>79</sup> » ; et comme il la pénètre, elle lui transfuse la mort, avant de disparaître elle aussi : « Au lieu du bonheur habituel qui descend le long de la moelle dans le dos, un froid glacial, par le même chemin, remonte et un moment arrête le cœur. L'homme se retire. Il sait que son sexe ne se relèvera jamais plus<sup>80</sup>. »

Jacques l'Égoïste n'est pas seulement en deuil d'André Bovy : il l'est aussi d'Édith Gocelan, « qui mourut après trois mois de mariage ». En rêve, il l'interroge – il faudrait pouvoir citer toute la page, auxquels font étrangement écho ces deux chapitres du *Faussaire* :

« Édith, est-ce encore la vie, là où vous êtes ? »

Elle prend ma main et l'appuie contre sa poitrine. Son cœur est toujours là. Mais il ne bat pas à coups secs et meurtriers, comme notre cœur [...] Le

73 *Id.*, p. 42-43.

74 *Id.*, p. 55.

75 *Id.*, p. 61.

76 *Id.*, p. 57-58.

77 *Id.*, p. 74.

78 *Id.*, p. 77.

79 *Id.*, p. 96.

80 *Id.*, p. 114.

cœur d'Édith flambe. Point de veines, point d'artères. Une chaleur égale gagne son corps. Sa chair est une, comme la chair des fruits. [...]

Elle s'appuie contre mon épaule, sanglote, et je la console passionnément. S'arrachant à mes bras, elle s'enfonce, toujours droite, dans la muraille ; voilà que sa main seule dépasse la tenture, je l'embrasse, mais c'est déposer une caresse sur la main d'un enlisé. Et je me réveille avec une tristesse étrangère<sup>81</sup>...

On a depuis longtemps reconnu dans ce texte une annonce d'*Intermezzo*, seule pièce « limousine » de Giraudoux. Au cœur même de l'Éden, alors que nous vivons « les heures d'or, les instants d'éternité » qui nous sont alloués, pour parler comme Bergounioux, la mort se fait familière, et la jeunesse, l'enfance même se laissent séduire par elle : les petites filles d'*Intermezzo* portent la marque à laquelle les spectres reconnaissent leurs amis<sup>82</sup>, Luce voit le Spectre, que ne voient pas les adultes<sup>83</sup>, et le Droguiste avertit Isabelle : « Il n'est pas d'autre âge qui mène naturellement à la mort. Seules les jeunes filles pensent à elle sans l'amoindrir ni l'amplifier. Seules elles l'approchent, non en pensée et en théorie, mais physiquement, mais par leur robe et leur chair. Il y a des pas de vous qui mènent à la mort et que vous entremêlez dans vos danses mêmes<sup>84</sup> ».

On sait qu'il faudra un Chœur provincial, transposé de *Faust*, pour conjurer cette danse de mort et ramener Isabelle à la vie « colorée, saine, ferme entre des infinis et des vides<sup>85</sup> », qui est celle des humains. Serait-ce incongru de rapprocher *Le Faussaire* d'*Intermezzo* ? La fable de Blanzat propose, dit Lagarde-Escoffier, une « épreuve de vérité<sup>86</sup> », au moyen de six expériences de coexistence entre la vie et la mort – de contamination de la vie par la mort. Elles échouent bien sûr, ou tournent mal, sauf peut-être pour la Vieille, qui se transforme en châtaigne et que le Démon oublie... Ce dernier a touché « aux bornes de la vie humaine<sup>87</sup> », mais ce n'est que le tour d'un « Faussaire », que Dieu a permis parce qu'en définitive « la règle absolue est toujours respectée<sup>88</sup> ». Isabelle s'y est

81 *ORC I*, p. 134-135.

82 *Intermezzo I*, 6; *ORC I*, p. 300.

83 II, 8; *id.*, p. 332-333.

84 III, 2; *id.*, p. 339.

85 II, 3, *id.* p. 320.

86 C. Lagarde-Escoffier, *op. cit.*, p. 155.

87 *Intermezzo*, II, 3, p. 320.

88 *Le Faussaire*, *op. cit.*, p. 12.

risquée, mais a été « sauvée » *in extremis*. Faut-il croire que les Limousins ont été « élus » pour être les objets de telles expériences ? Nos trois auteurs semblent en tout cas suggérer un rapport étroit entre ce pays enclavé, son sol « primitif », et la familiarité de ses habitants avec la mort.

Pierre D'ALMEIDA  
CELIS-Université Clermont-Auvergne